

Vers l'épreuve de RÉDACTION – Centrale-Supélec

4 heures

I. Résumé de texte (20 pts)

Résumer en 200 mots le texte suivant. Un écart de 10 % en plus ou en moins sera accepté. Indiquer par une barre bien nette chaque cinquantaine de mots, puis, à la fin du résumé, le total exact.

Ah ! vraiment, marâtre nature... (RONSARD)

Une certaine conception du monde place dans le passé l'âge d'or de l'humanité. Tout aurait été donné gratuitement à l'homme dans le paradis terrestre, et tout serait au contraire pénible et vicié de nos jours. Jean-Jacques Rousseau a donné une couleur populaire et révolutionnaire à cette croyance, qui est restée vive au cœur de l'homme moyen : ainsi l'on entend parler de la vertu des produits « naturels » et bien des Français croient que la vie d'autrefois était plus « saine » qu'aujourd'hui.

En réalité, tous les progrès actuels de l'histoire et de la préhistoire confirment que la nature naturelle est une dure marâtre pour l'humanité. Le lait « naturel » des vaches « naturelles » donne la tuberculose, et la vie « saine » d'autrefois faisait mourir un enfant sur trois avant son premier anniversaire. Et des deux qui restaient, dans les classes pauvres, un seul dépassait, en France encore et vers 1800, l'âge de 25 ans. À une humanité sans travail et sans technique, le globe terrestre ne donne qu'une vie limitée et végétative : quelques centaines de millions d'individus subsistant animaleusement dans quelques régions subtropicales. Nous sommes obligés de transformer la nature et souvent même de la détruire pour subsister seulement, et plus encore pour satisfaire nos facultés supérieures d'activité et de pensée.

Toutes les choses que nous consommons sont en effet des créations du travail humain, et même celles que nous jugeons en général les plus « naturelles » comme le blé, les pommes de terre ou les fruits.

Le blé a été créé par une lente sélection de certaines graminées ; il est si peu « naturel » que si nous le livrons à la concurrence des vraies plantes naturelles il est immédiatement battu et chassé ; si l'humanité disparaissait de la surface du sol, le blé disparaîtrait moins d'un quart de siècle après elle ; et il en serait de même de toutes nos plantes « cultivées », de nos arbres fruitiers et de nos bêtes de boucherie : toutes ces créations de l'homme ne subsistent que parce que nous les défendons contre la nature ; elles valent pour l'homme ; mais elles ne valent que par l'homme.

À plus forte raison, les objets manufacturés, des textiles au papier et des montres aux postes de radio, sont des produits artificiels, créés par le seul travail de l'homme. Qu'en conclure sinon que l'homme est un être vivant étrange, dont les besoins sont en total désaccord avec la planète où il vit ?

Pour le bien comprendre, il faut d'abord comparer l'homme aux animaux, et même aux plus évolués dans la hiérarchie biologique : un mammifère, cheval, chien ou chat, peut se satisfaire des seuls produits naturels : un chat qui a faim ne met rien au-dessus d'une souris, un chien, rien au-dessus d'un lièvre, un cheval, rien au-dessus de l'herbe. Et dès qu'ils sont rassasiés de nourriture, aucun d'eux ne cherchera à se procurer un vêtement, une montre, une pipe ou un poste de radio. L'homme seul a des besoins non naturels.

Et ces besoins sont immenses. Imaginons ce que devrait être le globe terrestre pour que l'homme y trouve, par croît naturel, tous les types de produits qu'il désire consommer : non seulement il faudrait que le blé, les pêchers et les vaches grasses y prospèrent sans soin ; mais il faudrait que des maisons y poussent et s'y reproduisent comme des arbres, avec chauffage central et salle de bain ; et qu'à chaque printemps, des postes de télévision arrivent à maturité sur d'étranges légumes...

En réalité, la seule planète que nous connaissons, celle sur laquelle nous sommes, sans trop savoir pourquoi ni même s'il y en a d'autres moins inhumaines, est assez peu adaptée à nos aspirations, à nos facultés d'agir, à nos besoins. Elle satisfait libéralement et sans travail à un seul de nos besoins essentiels : la respiration. L'oxygène est le seul produit naturel qui satisfasse entièrement et parfaitement l'un des besoins de l'homme. Pour que l'humanité puisse subsister sans travail, il faudrait donc que la nature donne à l'homme tout ce dont il éprouve le besoin comme elle lui donne l'oxygène. (L'eau, il faut déjà la puiser, la pomper et souvent la filtrer).

Cela étant, nous voyons bien pourquoi nous travaillons – nous travaillons pour transformer la nature

naturelle qui satisfait mal ou pas du tout les besoins humains, en éléments artificiels qui satisfassent ces besoins ; nous travaillons pour transformer l'herbe folle en blé puis en pain, les merises en cerises et les cailloux en acier puis en automobiles.

On appelle économiques toutes les activités humaines qui ont pour objet de rendre la nature ainsi consommable par l'homme. Nous comprenons qu'il s'agit là d'une rude tâche et qui sera loin de satisfaire aisément nos besoins : il y a un tel écart entre ce que la nature naturelle nous offre et ce que nous désirerions recevoir !

Mais l'homme, au cours des 500 millions d'années qu'a déjà duré son histoire, a, bien lentement, appris à accroître son pouvoir de transformer la nature : il a forgé des techniques ; il a spécialisé son travail.

Cette division du travail, nécessaire à l'efficacité, implique le groupement des travailleurs en cellules de production que l'on appelle entreprises. Chaque entreprise produit ainsi, non pas tous les produits nécessaires au groupe, mais certains seulement, ce qui implique l'échange. Je produis des livres mais je n'en mange pas : je dois donc échanger mes livres contre des carottes et des biftecks. Cet échange n'est pas tellement facile à concevoir. Il n'a

donc pas dû être si aisé de trouver le mécanisme permettant de le réaliser en fait.

La science économique est ainsi la connaissance, conduite selon la méthode expérimentale, des activités humaines tendant à transformer la nature et à échanger les produits ainsi obtenus, en vue de satisfaire les besoins humains.

L'écart qui existe entre nos besoins potentiels, c'est-à-dire le volume des biens que nous serions capables de consommer si la nature nous les fournissait comme elle nous fournit l'oxygène, et les biens effectivement produits par notre travail, c'est-à-dire arrachés à la nature brute et rendus consommables, est si considérable que tous les systèmes économiques observés et observables sur notre planète comportent (et comporteront longtemps encore) un système de rationnement. C'est pourquoi l'on dit que la science économique est celle qui a pour objet la production, la consommation et l'échange de biens ou de services rares.

Autrement dit encore, la science économique a pour objet l'étude des moyens qui permettent à l'humanité d'aménager et de réduire le rationnement qui résulte pour elle du fait que ses aspirations, ses besoins et ses désirs dépassent de beaucoup les fruits naturels de la terre où elle vit.

Jean Fourastié, *Pourquoi nous travaillons* (1959)

II. Vers la dissertation (15 pts)

« À une humanité sans travail et sans technique, le globe terrestre ne donne qu'une vie limitée et végétative : quelques centaines de millions d'individus subsistant animaleusement dans quelques régions subtropicales. Nous sommes obligés de transformer la nature et souvent même de la détruire pour subsister seulement, et plus encore pour satisfaire nos facultés supérieures d'activité et de pensée. »

II.1. **Analysez** avec précision ce sujet de dissertation afin de mettre en lumière la thèse de l'auteur.

II.2. Indiquez quelles sont, selon vous, les **limites** de cette thèse (= problématisation). Tirez de cette réflexion une **problématique**.

II.3. **Rédigez deux paragraphes**, le premier correspondant à l'un des arguments étayant la thèse, le second explorant l'un des arguments de l'antithèse. Ces paragraphes doivent répondre aux attentes de l'exercice (confrontation des œuvres au programme, exploitation des exemples).

III. Connaissances (5 pts)

III.1. Rappelez les différents sens des termes « nature » et « expérience ».

III.2. Convoquez avec précision un exemple de *Vingt mille lieues sous les mers* illustrant l'idée d'une hybris coupable vis-à-vis de la nature.